

L'art de faire peur: à qui profite le crime?

Antoine de Torrenté

Récemment (3 janvier 2004), l'illustre quotidien français *Le Monde* a publié un coup de gueule bienvenu du Dr Jean Carlet, éminent réanimateur et infectiologue parisien. Ce dernier s'insurge contre le battage insensé des médias français autour des infections nosocomiales. Qualifiées de «honte» par des journalistes prêts à tous les sensationnalismes pour vendre qui son magazine, qui son quotidien, qui son émission (saupoudrée des habituels «témoignages» bien, si bien, préparés), ces révélations fracassantes jettent le discrédit sur le système hospitalier dans son ensemble, en France et ailleurs. Ce délire d'informations alarmistes que Carlet qualifie carrément «d'obscènes» pose évidemment la question plus générale de la qualité de l'information médicale servie au citoyen par la presse et la télévision. Une curieuse attitude schizophrène prévaut d'ailleurs bien souvent chez les obsédés du tirage ou de l'audimat: on glorifie sans retenue des gestes techniques, certes virtuoses, mais d'utilité rarissime (et parfois éthiquement contestables) alors qu'on crie haro tout aussi joyeusement sur toute «erreur» ou problème d'origine humaine souvent explicable par la surcharge d'équipes hospitalières parfois épuisées. On peut alors raisonnablement s'interroger sur les règles éthiques qui régissent l'information médicale servie au public: une information juste, simple et impartiale se fraiera difficilement un

chemin en page de couverture du *Blick* ou du *Matin*, alors qu'un torchon auréolé d'un «Un scandale à l'hôpital de ...» fera facilement la une! En déformant la réalité pour faire vendre (en l'occurrence le risque d'infections nosocomiales, le danger des bactéries «tueuses» ou «mangeuses de chair») les journalistes prennent le risque de déstabiliser le public et d'ébranler les malades, ma foi assez confiants dans les performances du système hospitalier il y a peu d'années encore. Or, la confiance reste un élément essentiel du processus de guérison, il est vrai par des voies qui restent passablement mystérieuses! Pourquoi alors ce plaisir presque pervers à effrayer et à inquiéter? Les journalistes percevraient-ils que, dans un monde hypersécurisé où le seul frisson qui reste est la panne de courant qui coupe le vidéogame à la 48^e victime, une obscure partie de notre psyché réclame cette peur que nous ne vivons plus en direct, et que, tout simplement, cela fait vendre encore et toujours?

Le jour où l'information médicale médiatique sera simple, claire et honnête, un grand pas aura été fait pour rendre le public responsable et partenaire des décisions qui le concernent.